

§ III

Tombeau de Cambyse, tours de Méched-Mourgab et de Nakhchè-Roustem ; analogies entre ces monuments et les tombeaux lyciens. — Description, d'après Aristobule, du tombeau de Cyrus. — Identification de la tour de Méched-Mourgab avec le tombeau de Cambyse l'ancien, de la plaine du Polvar avec le champ de bataille de Pasagarde, et de Méched-Mourgab avec la ville de Marrhasium ou Pasagarde, fondée par Cyrus à la suite de sa victoire sur Astyage. — Tombeau provisoire de Nakhchè-Roustem. — Dispositions prises pour faciliter l'entrée et la sortie des sarcophages, ainsi que le changement des inscriptions placées au-dessus de la porte du tombeau.

A une faible distance du soubassement de Madèrè-Soleïman s'élève la façade d'un petit édifice ruiné (Pl. V) qu'il eût été difficile de reconstituer, s'il n'en existait une reproduction fort bien conservée au-devant des tombes royales de Nakhchè-

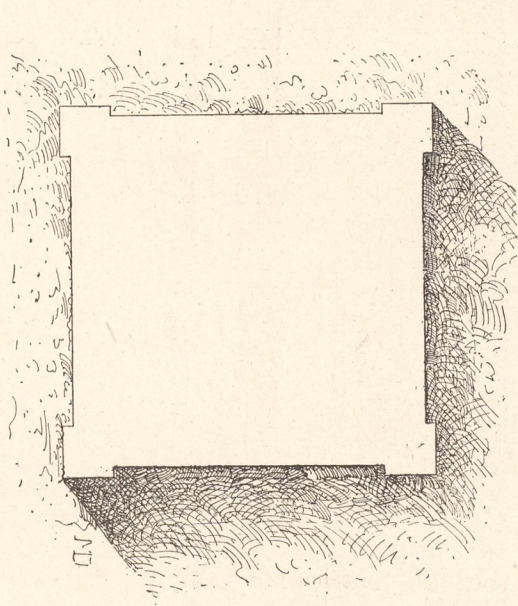


Fig. 14. — Plan du tombeau provisoire.

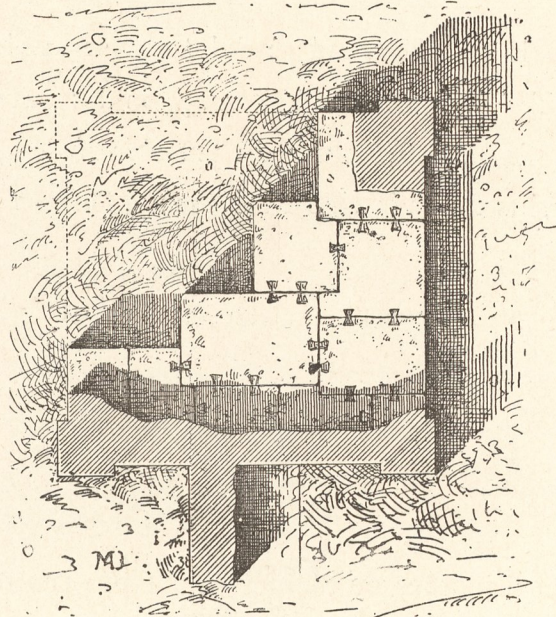


Fig. 15. — Plan du tombeau de Cambyse.

Échelle de 0^m0066.

Roustem (Pl. VI). Les plans de ces deux constructions, les élévations, les détails d'architecture, sont presque superposables : la description de l'un des deux monuments s'appliquera donc au second (fig. 14, 15, 17, 18).

Tous deux sont carrés en plan et construits en pierres calcaires assemblées

sans mortier, mais reliées, comme celles du Takhte, par des crampons en double queue d'aronde (fig. 15, 16 et 20). Leur forme générale est celle d'une tour carrée pleine à la base. La partie supérieure des deux édifices est occupée par une salle très simple d'aspect (fig. 19) : le plafond est formé de belles dalles juxtaposées, les murs sont nus, les coins arrondis. On ne peut trop louer le soin avec lequel le raccord et la liaison des murs ont été étudiés. L'appareil des angles est composé d'assises alternées de longues boutisses et de carreaux taillés en équerre rattachés aux pierres voisines par de nombreux crampons (fig. 20). Cette combinaison est excellente et dénote chez le constructeur une connaissance approfondie de l'art de bâtir. Une porte de dimensions restreintes met cette pièce en communication avec l'extérieur. Dans l'épaisseur de la dalle qui forme le seuil, mais à la tour de Nakhchè-Roustem seulement, on a ménagé deux glissières parallèles dressées suivant un plan incliné

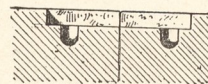
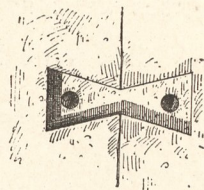


Fig. 16. — Détail de l'excavation préparée pour recevoir les queues d'arondes.

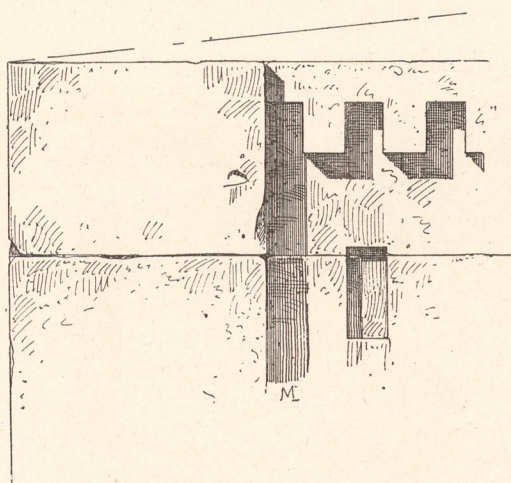


Fig. 17. — Détail de la corniche du tombeau provisoire.

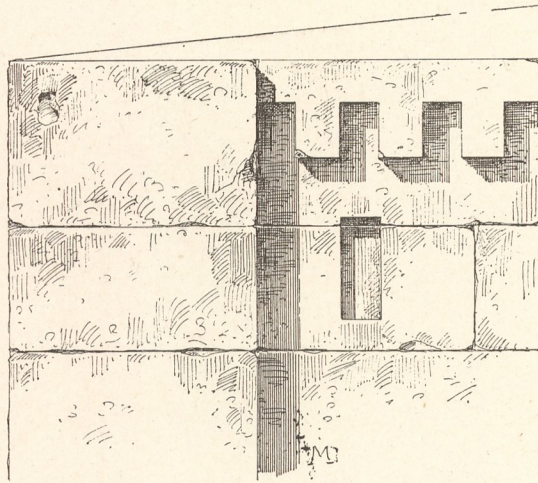


Fig. 18. — Détail de la corniche du tombeau de Cambyse.

Échelle de 0m,033.

et disposées de manière à faciliter l'entrée d'objets très lourds dans ce petit édifice. Un escalier dont les fondations et les arrachements sont encore visibles conduisait jusqu'à la porte (fig. 19 et Pl. V, VI et XI).

A l'extérieur, des piliers saillants renforcent les angles de la construction (Pl. V et VI). Le couronnement est constitué par un ornement denticulé formant corniche; les fausses baies que l'on remarque autour de l'édifice ont été exécutées en basalte très noir afin de simuler des ouvertures réelles; elles sont entourées

d'un double encadrement reposant sur un accoudoir. Ces fenêtres constituent à elles seules l'ornementation très sobre de la tour. Les alvéoles rectangulaires distribuées avec symétrie sur les quatre faces devaient indiquer par leur profondeur l'épaisseur de la pierre à enlever au moment du ravalement; leur rôle constructif ne saurait être autrement déterminé. On les a conservées par économie, ou peut-être

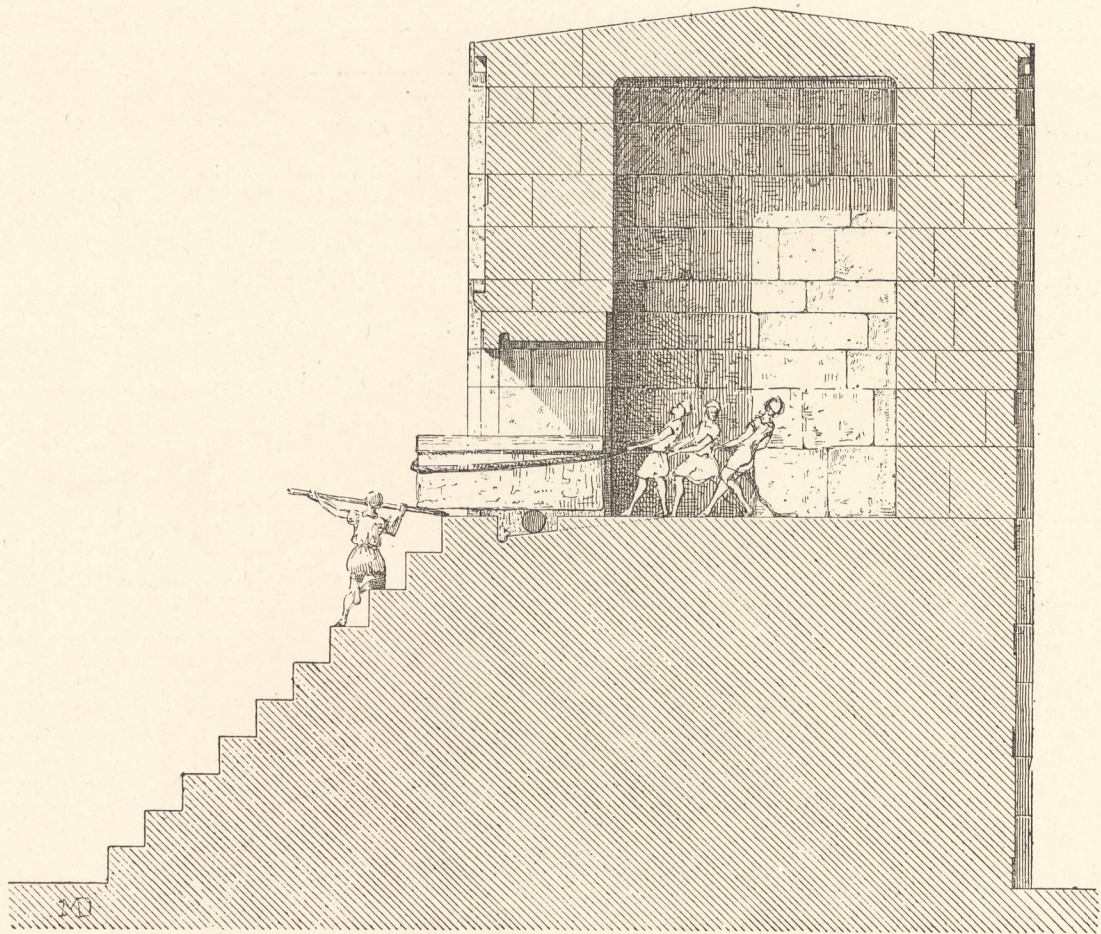


Fig. 19. — Coupe transversale du tombeau provisoire.

Échelle de 0^m,01 p. m.

pour enlever de la monotonie à de grandes surfaces lisses, au même titre que les ciselures du Takhte ou les tenons en pierre et les bossages retrouvés dans quelques monuments grecs, tels que les fortifications du Pirée (fig. 4 et 5).

Bien que les tours de Méched-Mourgab et de Nakhchè-Roustem paraissent avoir été appareillées par des Grecs, elles ne présentent, sauf l'ornement denticulé, aucune des formes architecturales généralement admises dans la Hellade. Elles ont,

au contraire, de grandes analogies avec les sépultures lyciennes, qui reproduisaient avec une rigoureuse exactitude l'image de tombes en bois fort anciennes¹ (Pl. VII).

En adoptant ce type, les Persans ne tombèrent pas dans l'exagération imposée en Lycie par le hiératisme funèbre, et, au lieu de s'attacher à copier servilement les détails des charpentes, ils donnèrent en pierre une traduction libre et ration-

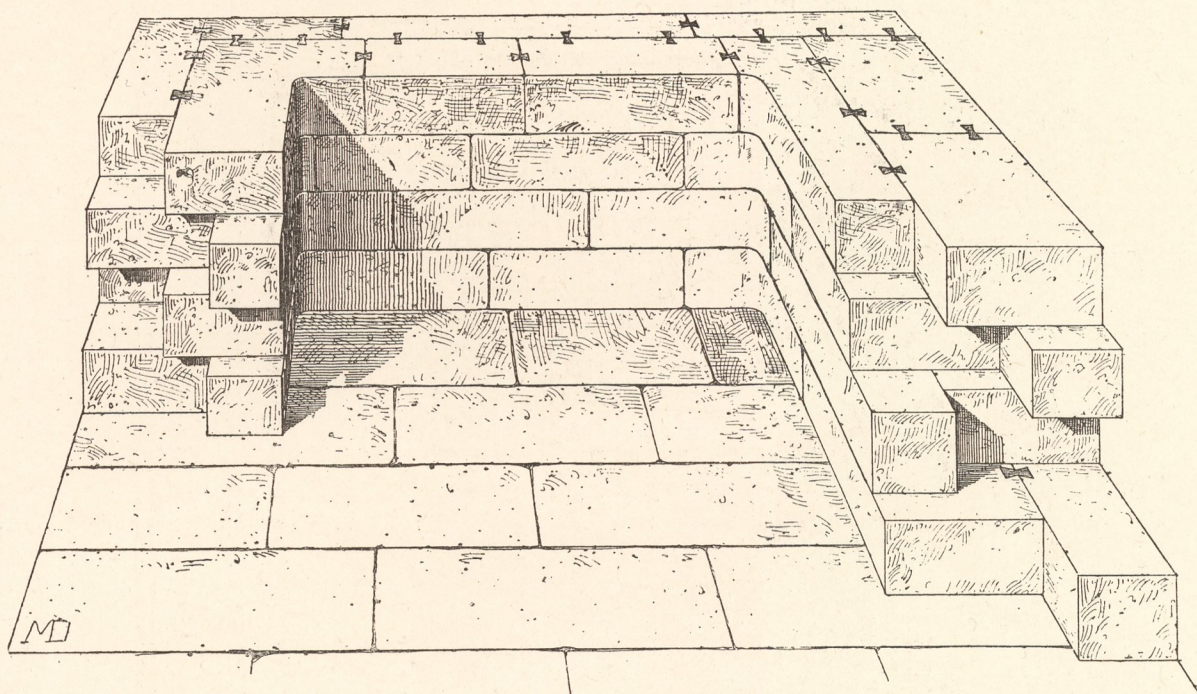


Fig 20. — Appareil du tombeau provisoire de Nakhchê-Roustem.

nelle du modèle en bois. Ils substituèrent, ainsi que l'avaient fait les Ioniens et les Lyciens eux-mêmes, à la corniche formée primitivement par les abouts des chevrons en grume la corniche denticulée, conservèrent, pour renforcer les angles, des piliers en pierre, image des anciens poteaux, dont le rôle dans un édifice en pierre pouvait être aussi rationnellement expliqué que dans une construction ligneuse, laissèrent subsister les fausses fenêtres, et débarrassèrent le monument des traverses devenues inutiles qui rappelaient aux Lyciens les membres d'anciennes constructions en bois, mais qui eussent été superflues et inexplicables

1. Voir les tombes de Telmissus, d'Antiphellus, d'Asperlæ, de Cyasse et de Myra (Texier, *Mission dans l'Asie-Mineure*, Pl. 169, 174, 176), et le tombeau des Harpies, dont il sera parlé ultérieurement.

dans un pays où jamais, avant Cyrus, on n'avait utilisé d'autres matériaux que les briques.

Pour faire bien comprendre le caractère des simplifications apportées par les Perses aux tombeaux lyciens, j'ai représenté en perspective une tour fictive dont les quatre faces sont les copies de la façade du tombeau de Telmissus, connu sous

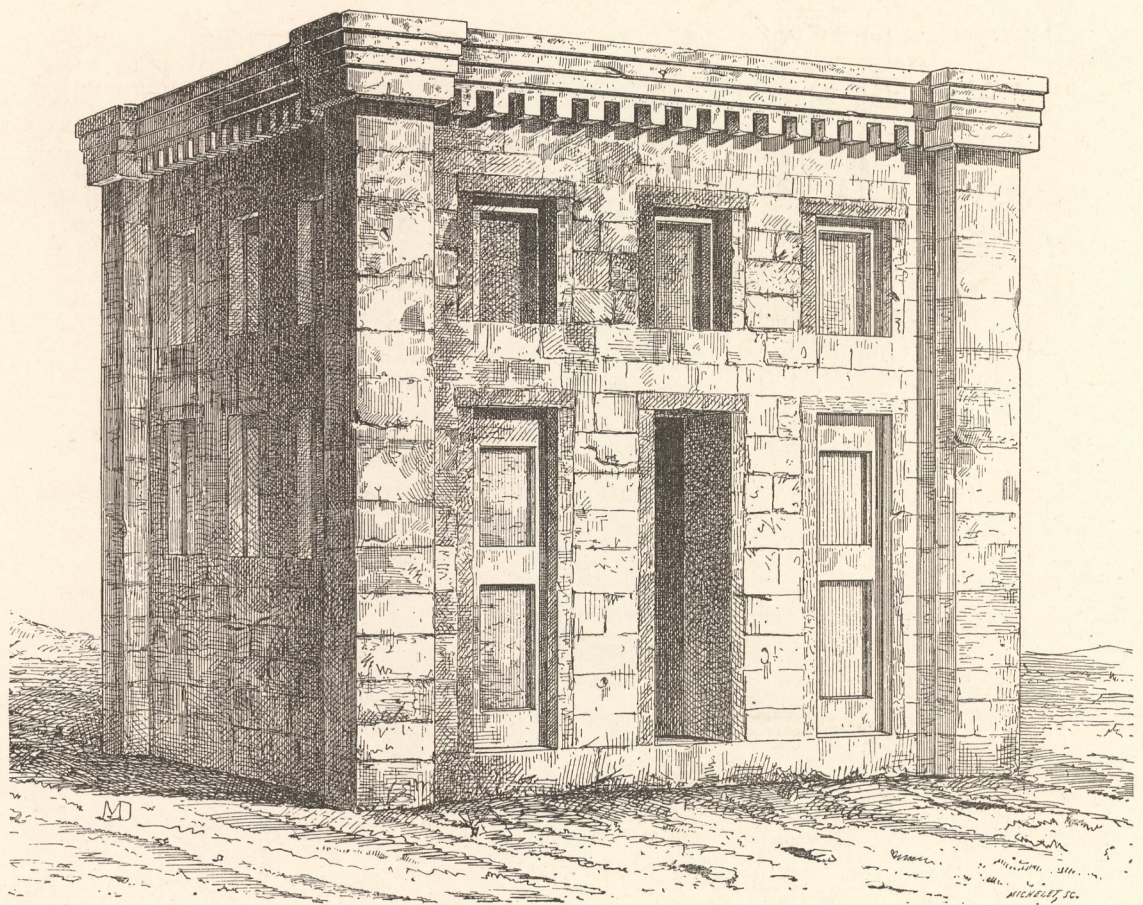


Fig. 21.

le nom de Tombeau du Chien¹ (Pl. VII), dépouillée des ornements caractéristiques des constructions en charpente (fig. 21). Les analogies que j'ai signalées s'accusent ainsi très franchement. La copie perse des tombeaux lyciens est même si fidèle que l'on ne peut hésiter à reconnaître dans les tours de Nakhchè-Roustem et de Madère-Soleïman (Pl. VI et VIII) deux monuments funèbres, et non des temples

1. Les deux tombeaux de Telmissus, connus sous le nom de Tombeaux du Chien et « ΑΜΥΝΤΟΥ ΕΡΜΑΙΙΟΥ », sont mis en perspective d'après les géométraux et plans de Texier, *Mission en Asie-Mineure*, vol. III, plan; 174 et 169.

du feu, comme des traces de fumée retrouvées à l'intérieur des chambres l'avaient fait supposer à tort.



Fig. 22.

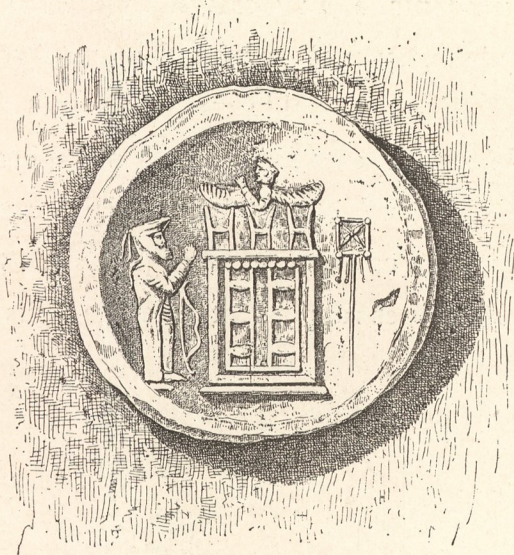


Fig. 23.

Le culte des Perses s'exerçait au grand jour, ainsi que nous l'apprennent les



Fig. 24.

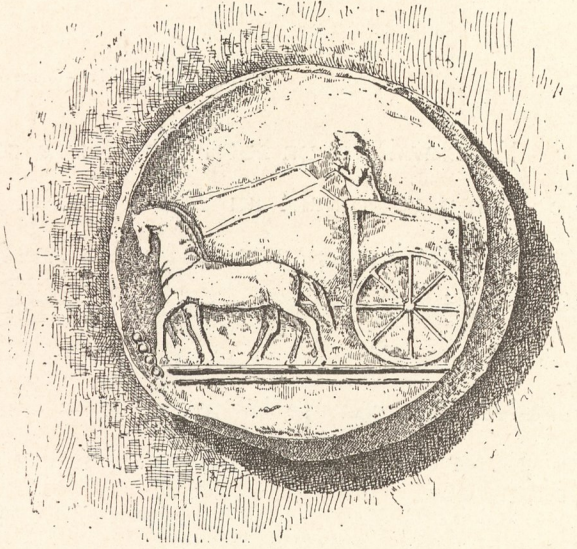


Fig. 25.

auteurs grecs¹ et que le témoignent les antiques atech-ga de Nakhchè-Roustem et les pyrées représentés sur les bas-reliefs de Persépolis (fig. 46), sur les dariques²

1. Voir notamment Hérodote, I, 131; Strabon, XV, ch. 3, § XIII et XIV.

2. Collection des médailles de la Bibliothèque nationale.

(fig. 22 et 23) et sur les monnaies sassanides les plus anciennes ¹. Mais, dans le cas où cette règle n'aurait pas été générale, les prêtres n'auraient pas préparé, pour entretenir le feu sacré, une pièce bien close ne communiquant avec l'air extérieur qu'au moyen d'une porte basse et étroite.

Il est probable que les Perses avaient été amenés à choisir comme modèles de monuments funéraires les tombes lyciennes à cause de leur caractère spécial tout d'abord, et peut-être aussi parce qu'elles avaient elles-mêmes quelques analogies avec des constructions religieuses de la Babylonie et de la Suziane dont les formes hiératiques rappelaient celles des plus anciennes habitations de ces contrées.

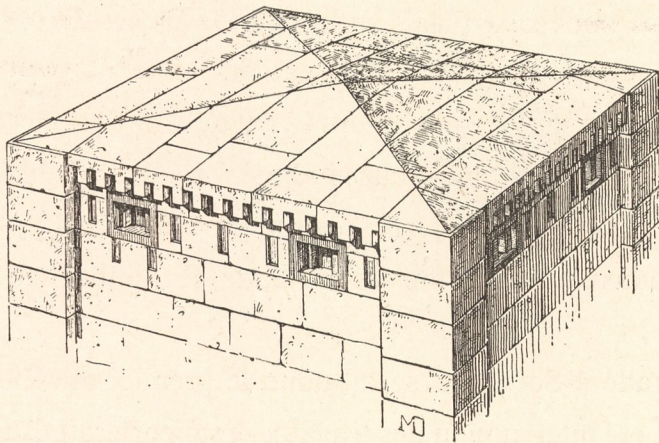


Fig. 26. — Plate-forme du tombeau provisoire.

En examinant un autel chaldéen reproduit sur le sommet d'une borne limitative de champ remontant au règne de Merodach-Wadin-Akhi (1228 avant J.-C.) (Pl. IX) ² et les supports des pyrées représentés sur des dariques frappées par les satrapes de Suze postérieurement à l'expédition d'Alexandre (fig. 22 et 23), je m'étais même demandé si les deux tombeaux de Méched-Mourgab et de Nakhchè-Roustem n'étaient pas, comme les monuments élamites, de hautes plates-formes destinées à supporter des atech-ga; mais j'ai dû écarter cette hypothèse.

La terrasse supérieure des tours n'est pas plane, mais pyramidale (fig. 26); il eût donc été impossible de faire reposer un autel sur cette surface décline, à moins d'araser suivant un plan horizontal une partie de la toiture et de préparer en creux ou en saillie une base sur laquelle on eût pu le faire reposer. Tel n'est pas le cas.

En second lieu, si les degrés placés devant l'édicule s'élevaient jusqu'à la

¹. Collection des médailles de la Bibliothèque nationale.

². Collection du South-Kensington Museum. J'aurai l'occasion de reparler souvent de ce document. L'autel chaldéen est très nettement gravé sur le profil de la borne; il en occupe la partie supérieure.

chambre, aucun autre escalier n'était ménagé pour communiquer avec la terrasse du monument, disposée à plus de 11 mètres au-dessus du sol. Dans quel but enfin eût-on ménagé au centre de la tour cette pièce hermétiquement close que l'on ne trouve signalée ni dans les atech-ga monolithiques de Nakhchè-Roustem, ni dans les nombreuses représentations de pyrées qui nous sont parvenues?

Aussi est-il à peu près certain que ces deux monuments sont des tours funéraires et que ces tours, vu leur importance, sont elles-mêmes les modèles des sépultures princières usitées dans le Fars avant le règne de Darius, qui les remplaça par les spéos creusés, à la mode d'Égypte, dans le flanc des montagnes (Pl. X).

La description du tombeau de Cyrus laissée par Aristobule, chargé, sur l'ordre d'Alexandre, de la restauration de ce monument, vient corroborer encore cette opinion. On n'a pas conservé le récit d'Aristobule, mais Strabon¹ et Arrien² l'ont résumé en termes à peu près identiques.

Le tombeau s'élevait au milieu des jardins du roi; il était entouré d'arbres, d'eaux vives et d'épais gazons. C'était une tour carrée, assez peu haute pour rester cachée sous les ombrages épais qui l'entouraient. Le bas était solide et composé de grosses pierres cubiques. A la partie supérieure se trouvait la chambre sépulcrale, couverte d'une toiture en pierre³. On y pénétrait par une porte fort étroite. Aristobule y vit un lit d'or, une table avec des coupes à libations, une auge dorée propre à se laver ou à se baigner, et une quantité de vêtements et de bijoux. On communiquait, au moyen d'un escalier intérieur, avec la chambre où se tenaient les prêtres préposés à la garde du tombeau.

Sur la façade du monument étaient gravées en langue et en caractères perses les paroles suivantes : « O homme, je suis Cyrus fils de Cambyse. J'ai fondé l'empire des Perses et commandé à l'Asie. Ne m'envie pas ce tombeau⁴ ! »

Une traduction grecque de l'inscription fut placée à côté du texte original lors de la conquête macédonienne.

1. Strabon, X, ch. 3, § VII.

2. Arrien, L. VI, ch. 29.

3. J'engage les personnes qui voudraient consulter Strabon ou Arrien à avoir recours au texte grec, les mots techniques étant généralement mal interprétés. Ainsi, le mot grec du texte *στέγη* (*tectum*, toiture), qui s'applique surtout à des toitures plates telles que le pont d'un vaisseau, est à tort rendu par *voûte* dans les traductions françaises. Ce même mot de *στέγη* est exactement appliqué dans le sens que je lui donne par tous les auteurs grecs. Pausanias (*Elid.*, XX), en parlant du cadavre d'un soldat retrouvé entre le plafond décoratif et le voligeage d'un temple, a employé, pour ces deux surfaces planes, ce même mot de *στέγη*.

4. Cette inscription me semble authentique et paraît avoir été paraphrasée par Darius dans son testament (Voir la traduction de ce dernier texte dans Ménant, *les Achéménides*).

Cette description fort bien faite dépeint en termes clairs et précis un édifice semblable à ceux de Nakhchè-Roustem et de Madère-Soleïman. Je n'entends pas dire que l'une de ces tombes fût le tombeau de Cyrus, il me semble impossible d'identifier la vallée du Polvar-Roud ou la plaine de la Merdach avec le site de Pasargade (Pysyakada), et, d'ailleurs, il n'existe dans aucun de ces deux édifices de chambres de garde à l'usage des prêtres chargés de l'entretien du tombeau; mais ce qui paraît certain, c'est que la tombe de Cyrus et les deux tours funéraires étaient élevées sur le même modèle.

L'étude comparée des monuments de Nakhchè-Roustem et de Madère-Soleïman nous a fait connaître leur âge et leur destination; demander en outre à ces édifices de nous livrer le nom des rois dont ils abritaient les dépouilles serait peut-être téméraire: les auteurs grecs, seuls, peuvent fournir des renseignements à ce sujet.

La famille de Cyrus était peu nombreuse: à l'exception de son père et de ses deux fils, Cambyse et Smerdis (Bardiya), il n'est fait mention d'aucun autre prince du sang. Smerdis fut tué par son frère et sa mort tenue secrète; Cambyse mourut en Syrie, au retour de l'expédition d'Égypte, et il est peu probable qu'à la suite de la révolution suscitée par le mage Gaumata on ait songé à transporter le corps du roi dans sa patrie.

Ce tombeau serait donc celui du père de Cyrus, tué à la première bataille livrée aux troupes d'Astyage¹. Il est même à peu près certain qu'il fut élevé au lieu précis où Cambyse I^{er} trouva la mort.

1. On ne peut douter aujourd'hui que Cyrus se révolta contre Astyage. On retrouve, en effet, dans les textes babyloniens un résumé succinct de tous les faits rapportés par les historiens grecs.

Il est même intéressant de comparer aux récits concordants d'Hérodote et de Nicolas de Damas les traductions données par M. Pinches d'une tablette de Cyrus et d'un cylindre de Nabouhanid (*Transactions of the Society of Biblical Archeology*, vol. VII, 1880, p. 130-176, et *Proceedings of the Society of Biblical Archeology*, Session 1882-1883, p. 7).

La tablette babylonienne dont la traduction a été donnée par M. Pinches en 1880, est malheureusement fort mutilée: la première colonne est à peu près illisible, et il en est de même des premiers mots de la seconde; néanmoins le reste du texte est assez complet pour offrir un sens suivi.

Cyrus, après avoir raconté sans doute les premières phases de l'insurrection, ajoute:

« Astyage (Istumegu) rassembla son armée, et il marcha contre Cyrus, roi de la ville d'Ansan, pour le capturer, et.... (quelques mots manquent) l'armée d'Astyage se révolta contre lui, elle le fit prisonnier (littéralement, le prit avec ses mains) et le livra à Cyrus. Cyrus se dirigea vers le pays d'Agamtama (Ecbatane), la royale cité, prit l'argent, l'or, les trésors, et emporta du pays d'Ecbatane dans le pays d'Ansan les objets et les richesses qu'il avait pillés. »

D'autre part, Nabouhanid, l'avant-dernier roi de Babylone et le contemporain de Cyrus, s'exprime ainsi au même sujet:

(Il s'agit d'un songe envoyé au roi par Marduk afin de lui faire connaître le châtement qu'encourront les Médes pour avoir renversé les autels des dieux d'Assyrie. Le passage étant du plus haut intérêt historique, je le donne tout entier. La traduction complète du cylindre été publiée par M. Pinches à la fin de 1882.)

La plaine de Méched-Mourgab (Pl. II), située en avant de défilés étroits et tortueux qui commandent l'entrée du Fars et que l'on est absolument forcé de franchir pour pénétrer dans cette région en venant d'Ecbatane, était effectivement pour les Perses un champ de bataille très favorable et un point stratégique d'une telle importance que les révoltés durent, même au prix des plus grands sacrifices, en disputer la possession aux armées mèdes envoyées pour les réduire : car, ces passes franchies, les envahisseurs ne rencontraient plus de positions où il fût aisé de les arrêter et devenaient, par ce seul fait, maîtres du Fars. Cette présomption logique est pleinement confirmée par le récit que nous a laissé Nicolas de Damas¹ du combat où furent définitivement défaites les troupes d'Astyage². On est donc

« Dans le commencement de mon long règne, Marduk, le grand Dieu, et Sin, l'illuminateur du ciel et de la terre, le fortifiant de l'univers, m'apparurent en songe. Marduk parla avec moi. « Nabouhanid, roi de Babylone, monte sur ton char, bâtis les murs de Ê-hulhul et rétablis le siège de Sin, le grand seigneur qui séjournera en ces lieux. » Je répondis avec respect au dieu Marduk : « Je rebâtirai le temple dont tu parles, le roi des Mèdes (l'Urwanda, d'après la lecture de M. Oppert) l'a détruit, violente était sa puissance. » Marduk parla avec moi. « L'Urwanda dont tu parles, son royaume, les rois ses alliés, n'existeront plus bientôt. En la treizième année, il a eu des difficultés avec Cyrus, *roi du pays d'Anzan, son jeune vassal*. Ce dernier est venu avec une petite armée, a capturé Istumegu (Astyage), roi de l'Urwanda, a pris ses trésors et son royaume. »

Beaucoup d'auteurs se sont étonnés que Cyrus ait eu recours à l'insurrection pour devenir roi de Médie, puisque du chef de sa mère il devait hériter de la couronne. On tranche bien aisément une grave question de succession. Les Mèdes n'auraient pas accepté sans révolte de devenir les sujets des Perses, leurs anciens vassaux, et la caste sacerdotale surtout n'aurait pas permis à un prince pratiquant une religion distincte de la religion mède de monter sur le trône. Au cas, d'ailleurs, où les Mèdes eussent été forcés de subir cette humiliation, la couronne fût échue à la branche aînée des Achéménides, qui paraît avoir été la branche de Darius (Voir note 2, p. 59).

1. Nicolas de Damas, historien et philosophe péripatéticien, vivait dans le I^{er} siècle avant notre ère. Il est l'auteur d'une *Histoire universelle* en 144 livres, dont quelques extraits nous ont été conservés par Photius, le célèbre patriarche de Constantinople. Le chapitre consacré à Cyrus est intitulé : *Περὶ Κύρου βασιλείας Περσῶν καὶ περὶ μεταστάσεως τῆς τῶν Μήδων βασιλείας εἰς Ἡέρσας* (Édition Muller, fragmenta, vol. III, p. 401). Nicolas de Damas paraît avoir puisé, pour composer cette partie de son histoire, à d'excellentes sources.

2. Le texte grec est un peu long; je n'hésite pas néanmoins à en donner un résumé, tant il me paraît intéressant. L'historien grec rapporte d'abord que Cyrus, ayant levé l'étendard de la révolte, fut mandé à la cour d'Ecbatane. Il battit le parti de cavaliers chargé de le capturer, et, à la nouvelle de l'arrivée des Mèdes, organisa son armée avec l'aide de son père et d'un certain Ebare, « homme sage et prudent dans lequel il avait mis toute sa confiance ».

Après avoir incendié et détruit toutes les villes placées sur le trajet que devaient parcourir les envahisseurs, il ramène en arrière la population, s'enferme dans des camps retranchés et fait également fortifier et occuper les *défilés des montagnes* par lesquelles les Mèdes pouvaient pénétrer en Perse, et les *sommets qui commandaient l'entrée des passes*. Au premier choc, les Mèdes sont repoussés. Astyage, assis sur un trône élevé, domine le champ de bataille. « Se peut-il, s'écrie-t-il en proie à une violente colère, que ces mangeurs de pistaches se conduisent avec tant de courage ? Malheur à mes généraux s'ils ne triomphent pas des révoltés ! »

Cependant, accablés par le nombre, les Perses sont forcés de battre en retraite et de s'enfermer dans le camp retranché devant lequel ils combattent. Cyrus pénètre avec les derniers de ses compagnons d'armes dans l'enceinte fortifiée, rassemble aussitôt ses soldats et leur adresse la parole :

« O Perses, voici votre sort : si vous êtes vaincus, vous serez tous massacrés; si vous êtes victorieux, vous cesserez d'être les esclaves des Mèdes, et vous conquerrerez le bonheur et la liberté. »

en droit de supposer que le tombeau princier érigé sur le champ de bataille où s'était livré l'engagement décisif qui assurait à Cyrus l'empire Iranien, et sur le lieu même

Il leur représente également, afin de ranimer leur courage, qu'ils ont fait un grand carnage des Mèdes et leur recommande d'envoyer pendant la nuit les femmes et les enfants *sur la plus haute montagne du pays, nommée Pasargade.*

Au lendemain, les portes du camp étant ouvertes, le jeune général confie la garde des retranchements à son père et aux soldats les moins jeunes, et, suivi d'Ebare, se précipite au combat.

Le sort de cette deuxième journée devait être funeste aux Perses. Un parti mède qui a débordé l'aile droite des révoltés marche sur le camp retranché, l'enlève de haute lutte, fait prisonnier le père de Cyrus, et l'amène percé de coups au roi d'Ecbatane.

« Ne me tourmente pas, lui dit le captif, mon âme va s'échapper de mon corps.

— C'est contre ton avis, je le sais, répond Astyage, que Cyrus s'est révolté; je ne saurais te reprocher les crimes de ton fils. Meurs en paix, je te ferai faire des funérailles dignes de ton rang. »

Pendant ce temps, les envahisseurs, maîtres de la plaine, cherchent à gravir les sentiers qui conduisent au sommet de la montagne Pasargade.

Ebare a compris le danger que courent ses compatriotes. Traversant des gorges à lui seul connues, il se porte avec mille hommes au-devant des ennemis, tandis qu'Astyage, informé de la manœuvre exécutée par le général perse, donne l'ordre à vingt mille combattants de tourner la montagne; mais à peine essayent-ils de s'engager dans les défilés qu'ils sont accueillis par une grêle de pierres, que les troupes préposées à la garde d'un plateau *situé au-dessous du mont Pasargade*, font rouler sur les flancs escarpés des rochers. Après deux jours de repos, les Mèdes, qui s'étaient précédemment emparés des points les plus bas de la montagne, tentent un suprême effort et s'élancent à l'assaut des positions ennemies. Les Perses, surpris par cette brusque attaque, déploient une extrême bravoure, mais fléchissent sur tous les points. Refoulés lentement par les envahisseurs, ils remontent en combattant les pentes qui conduisent au sommet du mont Pasargade, quand accourent au-devant d'eux leurs femmes et leurs mères. Elles lèvent leurs robes et, découvrant impudiquement tout leur corps :

« Jusqu'où voulez-vous fuir, lâches guerriers? voulez-vous vous réfugier dans ces ventres d'où vous êtes sortis? »

Saisis de honte, enflammés d'un terrible courroux, les Perses reviennent au combat, et font de leurs ennemis un terrible carnage. Après des revers suivis de retours de fortune, la lutte, longtemps indécise, se termine enfin par la déroute des armées d'Ecbatane.

Cyrus, victorieux, entre dans la tente du roi mède et s'assied sur le trône de son ancien suzerain. Les Mèdes étaient vaincus, mais quatre hommes surtout avaient rendu leur défaite irrémédiable. C'était d'abord Artasyras, satrape d'Hyrcanie, qui fit défection avec cinquante mille hommes et rendit hommage à Cyrus. A la suite du général hyrcanien se présentèrent les chefs des Parthes, des Socares et des Bactres.

Quant à Astyage, se voyant abandonné de tous les siens, il vint à son tour trouver Cyrus, qui l'accueillit avec honneur et le retint son prisonnier.

Tel est le récit de Nicolas de Damas. Les faits les plus saillants, tels que la révolte de Cyrus, la défaite des Mèdes, la trahison finale des troupes d'Astyage, sont confirmés par les *Histoires* d'Hérodote et les deux inscriptions de Cyrus et de Nabouhanid, roi de Babylone, exhumées des fouilles de cette ville. (Leur texte a déjà été donné, note 1, page 22.) Il n'est pas jusqu'au nom du général transfuge Artasyras (Arpacouras) qui ne soit peut-être une forme du nom d'Harpage attribué par Hérodote au chef qui trahit le roi des Mèdes en faveur de Cyrus.

Étudions la version de l'historien grec au point de vue géographique. On constate tout d'abord que la bataille se livre dans une plaine limitée au sud par de hautes montagnes traversées par un défilé très étroit, et que le pic le plus élevé de la région se nomme Pasargade dans les extraits très mutilés de l'histoire de Nicolas.

Ce point est essentiel à constater, surtout si l'on rapproche ce renseignement d'un passage de Strabon, où ce géographe désigne également sous le nom de Pasargade la ville fondée par Cyrus sur l'emplacement même où il avait vaincu les Mèdes (Voir page 1, note 26).

Il était du plus haut intérêt de déterminer exactement les champs de bataille où se produisit le choc des Aryens du Sud et du Nord (Pl. I et II).

Après avoir parcouru le pays à peu près dans tous les sens, je n'ai trouvé que deux plaines répon-

où son père avait succombé en combattant pour l'affranchissement de son pays, est bien celui de Cambyse. Quant au roi, désireux de répondre à des scrupules religieux et nationaux, et peut-être aussi d'affirmer sa noblesse et sa double qualité d'Aché-ménide et de Perse, il choisit, au contraire, pour le lieu de sa sépulture Pasargade, la ville sainte, où avaient régné et où reposaient les premiers rois de sa race.

Le jeune souverain dut être vivement frappé par la situation de la plaine du Polvar. Cette vallée était le seul point des frontières de la Perse qui fût ouvert aux invasions descendues du Nord. Il importait de le fortifier d'une manière permanente, car il était sage de prévoir que les Mèdes, après leur défaite, tenteraient de se révolter et de reconquérir leur indépendance.

Aussi s'empressa-t-il de profiter du glorieux prétexte que lui offrait une victoire illustrée par la mort de Cambyse pour abandonner, sans blesser les susceptibilités nationales, les vieilles capitales du Fars et fonder autour de la tombe de son père une place forte d'où il pût à la fois surveiller ses nouveaux sujets et défendre son ancien royaume.

L'identification du site de Méched-Mourgab serait définitivement acquise, si Strabon, en rapportant également que Cyrus éleva sa capitale sur le lieu même où

dant exactement à la description de Nicolas. L'une est la plaine de Firouzabad, située au sud-est de Chiraz; l'autre, la vallée du Polvar ou de Méched-Mourgab, au nord-ouest de Persépolis. Elles sont toutes deux arrosées par un cours d'eau, cette circonstance est essentielle à noter, au bord duquel les armées ennemies pouvaient camper, et s'appuient toutes deux à une haute chaîne de montagnes traversée par un étroit défilé. Le choix entre ces deux situations ne peut être douteux. Les défilés de Firouzabad ferment la Perse aux armées venues des Indes, mais la gorge du Polvar est la seule porte par laquelle une armée descendant du nord vers le sud puisse entrer dans le Fars. La bataille aurait donc été engagée sur l'emplacement occupé par le village moderne de Madère-Soleïman. Ce fait me paraît d'autant plus incontestable que si l'on examine la carte détaillée des environs de Méched-Mourgab et de la montagne, on constate qu'il existe sur la rive gauche du Polvar un sommet élevé A, qui domine la plaine et l'entrée de la gorge du Polvar, et sur la droite du pic un plateau B moins élevé que le sommet A, séparé de ce dernier par un sentier à peine praticable. On peut, à l'aide de ce plan, restituer toutes les phases du combat.

Le premier choc a lieu dans la plaine, en avant des gorges du Polvar-Roud. C'est dans la plaine également que se trouve le camp retranché dont la défense est confiée à Cambyse.

Le mont Pasargade est le sommet A situé sur la rive gauche du fleuve. Quand les Perses ont perdu leurs premières lignes de défense, ils battent en retraite et occupent les retranchements préparés dans la montagne et le plateau B.

Désespérant de prendre de front ces fortifications, Astyage s'engage dans la gorge. Il est arrêté dans la préparation de ce mouvement tournant par les troupes placées sur le plateau B, qui font rouler des quartiers de rocs sur la tête de ses soldats. Comprendant alors qu'il n'aura raison de la résistance des révoltés qu'en occupant les positions élevées qui commandent l'entrée des gorges, il lance, après avoir fait reposer ses troupes pendant deux jours, une nouvelle colonne d'assaut contre les troupes ennemies.

Les Perses sont d'abord refoulés, puis enfin, revenant au combat, repoussent à leur tour la tentative d'escalade. Je ne pense pas qu'il puisse exister, un plus parfait accord entre la description d'un combat et la carte d'un champ de bataille.

il avait vaincu les Mèdes¹, ne plaçait dans cette ville, désignée par lui sous le nom de Pasargade, le tombeau du fondateur de la monarchie perse.

Cette dernière affirmation est d'ailleurs sans importance : il y a dans ce passage du géographe grec une contradiction évidente qui provient d'une confusion de noms au sujet de laquelle je vais m'expliquer.

M. Oppert² voit dans Méched-Mourgab et Madère-Soleïman les ruines de la ville de Marrhasium, dont les coordonnées données par Ptolémée³ ont avec celles de la plaine du Polvar les plus singulières analogies. Il est possible, en effet, que la capitale de Cyrus ait été fondée sur le territoire de la tribu des Marafioï⁴, une des trois tribus nobles de la Perse et qu'elle ait conservé de cette situation un nom que Ptolémée traduisit par Marrhasium ; mais je suis persuadé qu'en outre de cette qualification elle eut, comme toutes les grandes villes de la Perse, un surnom ou un titre et que cette seconde appellation fut Pasagarde ou Pasadjarde, dans laquelle on retrouve le sens de ville fortifiée, district fortifié, si bien approprié à la cité nouvelle. Il lui aurait été donné en commémoration du camp retranché élevé dans la plaine du Polvar et des fortifications construites dans les montagnes au pied desquelles était venu échouer l'effort des armées d'Ecbatane, ou bien encore, parce que Cyrus avait fait de cette ville une place forte destinée à fermer l'entrée des défilés. Par conséquent, la capitale signalée par le tombeau de Cyrus, et connue des Grecs sous le nom de Pasargade, serait la cité que les Perses appelaient Pysyakada : elle était située dans le territoire de cette tribu des Pasargade d'où sortait la famille royale des Achéménides⁵ et servit de résidence à Achéménès et Theïspès, les premiers rois du Fars, tandis que la moderne Méched-Mourgab aurait été fondée sur les terres des Marafioï et aurait porté, en outre de Marrhasium, le nom ou le titre de Pasagarde.

Les consonnances à peu près identiques de ces appellations (*Pasargade*,

1. Strabon, XV, 3, § VIII. La grande vénération de Cyrus pour Pasargade venait de ce qu'il avait livré sur l'emplacement de cette ville la dernière bataille dans laquelle le Mède avait été vaincu. C'était pour consacrer cette victoire et le souvenir de cet événement qu'il avait fondé la ville et bâti le palais de Pasargade.

2. *Journal Asiatique*, année 1873. T. XIX, p. 548.

3. D'après Ptolémée (Oppert, *l. c.*), la différence des longitudes et des latitudes entre Marrhasium et Persépolis serait [de longitude + 1°30', latitude + 1°10'].

En réalité, l'écart entre les coordonnées de Méched-Mourgab et du Takhtè-Djemchid est un peu plus faible et égal à : longitude + 0,21', latitude + 0,13'. Cette différence est insignifiante, eu égard aux observations imparfaites dont pouvait se servir le géographe grec.

4. Hérodote, I, 125; IV, 167.

5. Consulter, au sujet de l'antiquité de la famille des Achéménides et de la noblesse de la tribu des Pasargade, de laquelle elle faisait partie, Hérodote (I, 125).

Pasargade) données à des villes différentes expliquent les erreurs dans lesquelles sont tombés les auteurs anciens en rapportant à Pysyakada, capitale de la tribu des Pasargade et l'une des villes les plus connues de la Perse, les faits relatifs à l'histoire des autres Pasargade¹ ou Pasagarde.

Quant au silence que les historiens de l'expédition d'Alexandre gardèrent sur Marrhasium, il ne peut nous surprendre; il doit être attribué au peu d'importance que les Grecs attachèrent à une place forte à peu près abandonnée et démantelée depuis la fondation de Persépolis, et que ne signalaient d'ailleurs à leur attention ni sa sainteté, ni l'antiquité de son passé historique, ni ses monuments, fort simples en comparaison de ceux du Takhtè-Djemchid.

En tout état de cause et quel que soit le nom ancien de Méched-Mourgab, il est impossible que la Pasargade à laquelle fait allusion Strabon dans le récit de la révolte de Cyrus, et la Pasargade, la ville sainte des Achéménides, où se trouvait le tombeau de Cyrus, soient une seule et même ville, car l'origine de l'ancienne capitale du Fars remontait fort au delà de la défaite d'Astyage. Comme, d'un autre côté, on ne peut admettre que le sommet² nommé Pasargade par Nicolas soit un des pics des montagnes situées dans la région de Darab, on est forcé d'identifier la plaine du Polvar avec le champ de bataille où les Perses enlevèrent aux Mèdes l'hégémonie de l'Iran, et Méched-Mourgab avec la ville fondée par Cyrus en ce point.

La seconde tour funéraire, celle de Nakhchè-Roustem, se distingue du monument de Méched-Mourgab par l'appareil de la façade. Les pierres ne sont pas montées par assises réglées comme dans tous les édifices contemporains du règne de Cyrus, mais elles se pénètrent les unes les autres (Pl. V et VI). Cette particularité caractéristique du soubassement du Takhtè-Djemchid semble indiquer que la tour de Nakhchè-Roustem est une œuvre remontant aux premières années du règne de Darius. Elle fut probablement élevée par ce roi à l'image des tombes de ses ancêtres, lorsqu'il choisit l'emplacement de la nouvelle nécropole, et dut servir à la sépulture provisoire des membres de la famille royale et recevoir le sarcophage avant qu'il prît place dans les tombes en forme de spéos (Pl. X), soit que ces tombes ne fussent pas terminées, soit plutôt que cette station transitoire fût commandée par les rites religieux introduits ou restaurés sous le règne de Darius,

1. Ptolémée (Oppert, *l. c.*) cite une autre Pasargade en Kirmanie.

2. J'ai révisé le texte grec avec le plus grand soin. Le lieu désigné sous le nom de Pasargade n'est pas une ville, mais un sommet : *καὶ παραινῶσι παῖδας μὲν καὶ γυναῖκας εἰς Πασαργάδας τὸ ὑψηλότερον ὄρος ἀποπέμψαι*, etc. Voir également la dernière partie de la note 1, page 23.

le grand organisateur de la Perse. Après la mort, on ne pouvait, en effet, ni brûler le corps, ni le jeter dans une rivière, ni l'ensevelir. Pour se débarrasser d'un cadavre sans souiller les éléments, on devait attendre qu'il se fût desséché ou qu'il eût été dévoré par les oiseaux de proie¹. C'est dans cette chapelle sans doute que le corps du roi subissait, à l'abri de tous les regards, la décomposition préalable précédant l'ensevelissement définitif, tandis que les cadavres de ses sujets, avant d'être mis en contact avec la terre, étaient exposés pendant de longues années dans des dakhmas semblables aux tours funéraires des Guèbres de Téhéran et de Yezd.

La disposition adoptée à Nakhchè-Roustem pour faciliter l'entrée et la sortie des sarcophages, et dont on ne retrouve de nouveaux exemples ni dans les tombes achéménides ni dans la tour de Méched-Mourgab, indique avec quel soin on s'était efforcé de rendre aisée une opération laborieuse, destinée à être répétée souvent, et confirme ce qui a été dit précédemment sur le caractère provisoire des inhumations faites dans cet édifice (Pl. XI.)

Quand on voulait introduire le sarcophage dans la chambre sépulcrale, on le faisait reposer sur des rouleaux disposés au fond de la glissière (fig. 19). A la première traction, le cercueil s'avancait vers l'intérieur et s'élevait au-dessus du dallage. On le conduisait sans peine jusqu'à la place qui lui était assignée, et il suffisait alors, pour le caler, de substituer aux rouleaux des cubes de pierre sur lesquels on l'asseyait à demeure.

L'opération inverse permettait de le ramener au-dessus de l'escalier.

Indépendamment de la glissière, il est un détail d'architecture qui semblerait confirmer la destination du tombeau de Nakhchè-Roustem.

Immédiatement au-dessus de la porte, on remarque dans le linteau (Pl. VI et XI) une excavation taillée en forme de queue d'aronde, dont le rôle est inexplicable, étant donné surtout qu'elle ne fait pas partie du système de suspension des portes, placées fort en arrière de la façade.

Je ne serais pas surpris que ce logement fût préparé pour recevoir une tablette de pierre ou de marbre sur laquelle était gravé le nom du prince inhumé dans la tour. L'inscription devant être changée souvent, on avait pris soin de donner au refouillement une forme qui permît de substituer une plaque à une autre sans détériorer l'édifice.

1. Hérodote, I, 140; Strabon, XV, chap. 3, § XIV, XVI et XX.